

# HALLUIN LA ROUGE

1919-1939

*Aspects d'un communisme  
identitaire*

Michel HASTINGS



Presses Universitaires de Lille

## **HALLUIN LA ROUGE** **1919-1939**

*Michel Hastings*

---

Halluin, aujourd'hui, une ville sans histoire. Halluin la Rouge, entre les deux guerres, une ville dans l'Histoire. Vingt années d'une formidable épopée révolutionnaire pendant lesquelles une petite cité frontalière du département du Nord deviendra « la Ville Sainte du Communisme », « la citadelle assiégée ». Comment expliquer la conquête brutale par le PC en 1920 d'une commune jusque là conservatrice ? Une des clés de l'aventure des tisserands d'Halluin la Rouge ne résiderait-elle pas dans la nature du communisme local ? Il nous est apparu que le parti communiste halluinois liait son destin et sa légitimité à la défense d'un sentiment d'appartenance au terroir communal. Dirigeants et militants se sentiraient investis du pouvoir et du devoir de refaire le groupe, de forger une image positive de la communauté. Cette parenthèse communiste correspond à un moment historique du développement démographique, politique, économique, d'Halluin, qui contraint ou invite le Parti à répondre à certaines demandes sociales. Halluin la Rouge serait donc l'histoire d'une rencontre entre une société locale en crise et un mouvement politique producteur d'un discours d'auto-définition.

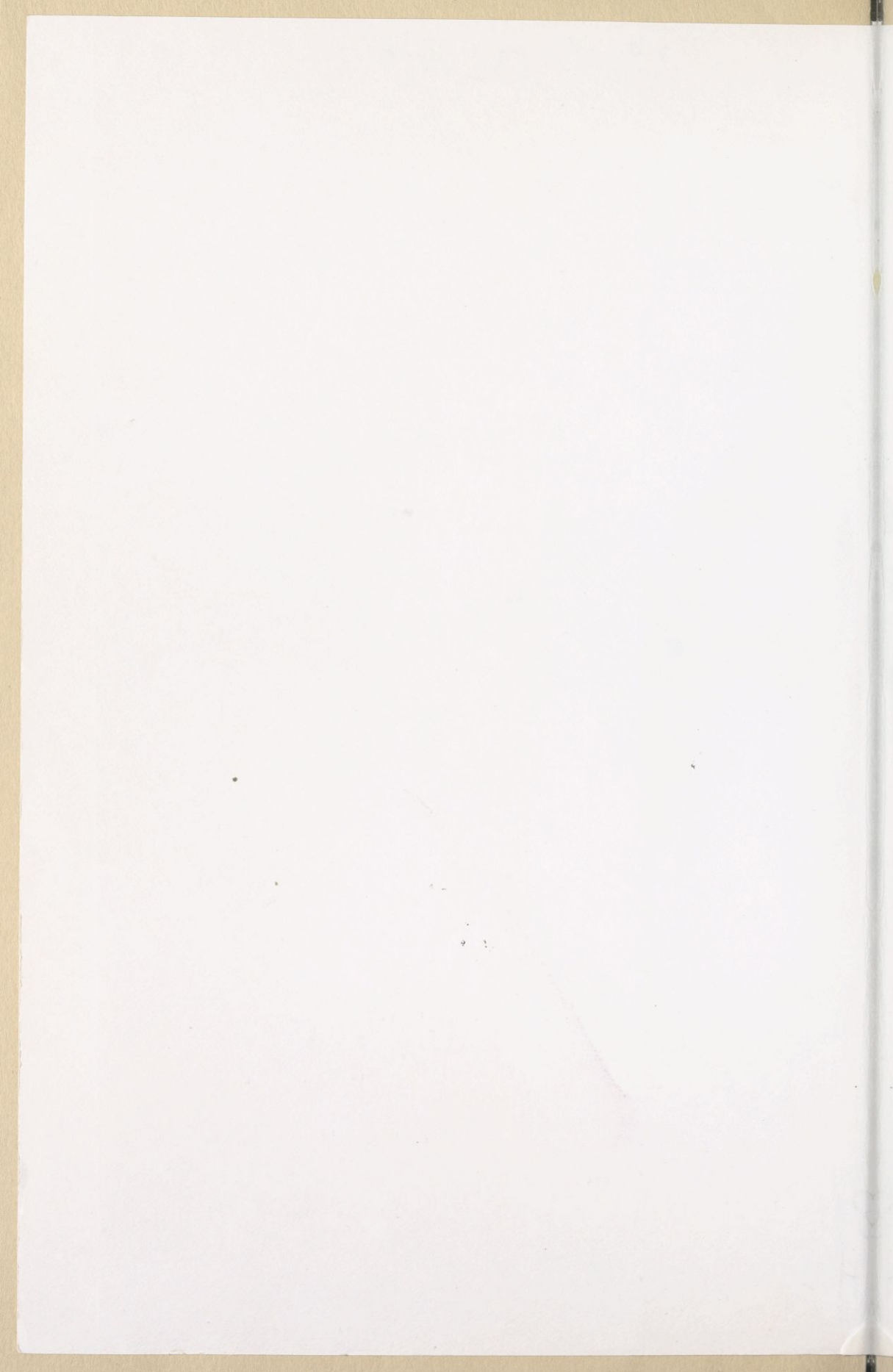
Ordonnateur festif, militant syndical, historien nostalgique, porte-parole des Flamands de la seconde et troisième générations, tels furent les rôles principaux qu'accepta de jouer ce communisme colporteur d'identité

---

*Maquette de couverture de Jacques Droulez*

Illustration tirée de l'ouvrage de Dominique Vermander,  
*Un siècle d'histoire ouvrière à Halluin*,  
Maison pour Tous, Halluin, 1972

32/ 131 0076



Michel HASTINGS

HALLUIN LA ROUGE  
1919 - 1939

*Aspects d'un communisme identitaire*

36

8° Ll  
4006

PRESSES UNIVERSITAIRES DE LILLE

HALLUIN LA ROUGE

1919 - 1939

Aspects d'un communisme identitaire

34

8.1.1

1000

Michel HASTINGS

**HALLUIN LA ROUGE**

**1919 - 1939**

*Aspects d'un communisme identitaire*

543

PRESSES UNIVERSITAIRES DE LILLE

DL-27041991-13033

© Presses Universitaires de Lille, 1991

*Tous droits de traduction, de reproduction  
et d'adaptation réservés pour tous pays*

ISBN 2-85939-384-6

*Livre imprimé en France*



## Introduction\*

*Je n'ai jamais su pour ma part et je ne sais toujours qu'un moyen, un seul, de bien comprendre, de bien situer la grande histoire. C'est d'abord de posséder à fond, dans tout son développement, l'histoire d'une région, d'une province.*

Lucien FEBVRE (1).

*« Halluin s'appelle le bled. Une petite ville qui se prend pour une ville-frontière sous prétexte que la ligne pointillée délimitant les territoires français et belge la parcourt avec une indifférence capricieuse, coupant ici la rue de Lille, remontant là la rue de la Lys, sans égard pour ses habitants qui se retrouvent belges d'un côté du trottoir, français de l'autre, sans que rien dans leurs habitations, leurs habitudes, leur allure, n'indique la moindre étrangeté. Ce qui ne peut qu'entraîner de graves troubles d'identité » (2).*

*« A la brune, quatre grands autocars amenèrent le renfort, des révolutionnaires extrémistes venus d'Halluin, la cité rouge, la Mecque, la ville sainte du communisme dans le Nord » (3).*

Halluin 1984, à la page des faits divers d'un grand hebdomadaire parisien. Halluin 1933 sous la plume de Maxence Van Der Meersch. Un demi-siècle sépare ces deux narrations. Halluin aujourd'hui une ville sans histoire. Halluin hier une ville dans l'Histoire.

En sortant de Lille par la nationale 17, une ancienne voie romaine qui reliait Paris à Ostende, on rejoint Halluin en trente minutes. Pour l'automobiliste pressé, Halluin n'est qu'une longue rue en faux plat qui débouche brutalement sur un poste de douane. Pour celui qui prendra la peine de garer sa voiture

---

(1) FEBVRE L., *Autour d'une bibliothèque*. Pages offertes à Charles Ansel. Dijon, 1942.

(2) *Le Nouvel Observateur*, 30 mars 1984.

(3) VAN DER MEERSCH M., *Quand les sirènes se taisent*. Paris, Gallimard, 1933, p. 270.

au parking de la Mairie avant de s'enhardir dans les flancs de cette ville d'extrême-France, et pour autant qu'il soit curieux, un rendez-vous avec le passé lui sera rapidement proposé. La cité n'est pas une ville musée. Aucun « monument historique » classé, aucun site préservé et pourtant une histoire qui transsude de ces ruelles aux maisons basses, de ces pâtés de cités ouvrières, de ces murs et cheminées de briques noircies. Certes Halluin c'est aussi un coquet jardin public et un CES peint en vert pâle, des magasins achalandés et de jolis pavillons perchés sur le Mont. Il convient dans cette petite ville frontalière de débusquer les stigmates du passé. Ils existent pourtant. En remontant la rue Gabriel Péri, sur le trottoir de gauche, à l'angle du quartier de la Pannerie, une vieille bâtisse défraîchie. Au-dessus de la double porte une inscription : MAISON DU PEUPLE. Il est bien difficile d'imaginer que cette demeure, aujourd'hui transformée en centre social, fut entre les deux guerres l'épicentre du mouvement ouvrier local. Le cœur d'Halluin la Rouge.

En écrivant sur ceux qui n'écrivent pas (4), ce travail entend réconcilier Halluin avec l'Histoire. La cité y est entrée par effraction en 1919, l'a quittée subrepticement en 1939. Entre ces deux bornes, une parenthèse de vie intense et fiévreuse à la mesure des longues plages de silence qui l'encadrent. Vingt années de bastion communiste en terre tisserande.

#### OBJET ET PROBLÉMATIQUE

La richesse heuristique du PCF n'est plus à démontrer. Aucun parti politique n'a, en effet, depuis un quart de siècle, donné lieu à un tel foisonnement d'ouvrages et de publications. On ne peut dans ces conditions évacuer la question de l'opportunité du choix d'un objet de recherche qui a tenté tant d'historiens et de politistes.

En travaillant sur l'implantation du Parti communiste français, nous avons cherché à surmonter le paradoxe qu'il y a « à vouloir étudier l'internationalisme en province » (5). Le communisme est pluriel. Dès lors sa meilleure connaissance ne devrait-elle pas passer par une écologie de ses bastions qui,

(4) VERRET M., « A propos de L'Homme de fer ». *Le Mouvement Social*, n° 138, janvier-mars 1987, p. 7.

(5) BONNET S., *Sociologie politique et religieuse de la Lorraine*. Paris, A. Colin, 1972, p. 309.

sachant éviter toute exagération déterministe, dessinerait les premiers contours d'une véritable topographie du communisme français? Un communisme aux couleurs du local? Seule une grande échelle permet d'appréhender le « *faisceau de causes convergentes* » qui explique la rencontre entre une société ouvrière plus ou moins spécifique et le Parti communiste dont elle constitue le vecteur. Les « *cités rouges* » ne peuvent se comprendre que si l'on admet l'existence d'une symbiose entre l'organisme politique et le terreau d'implantation sur la base d'une réponse donnée à des demandes sociales. Si l'on accepte le raccourci brutal mais fécond formulé par Stéphane Courtois, nous avons cherché dans ce travail à prolonger la question de savoir à quoi sert le PCF?, par une autre interrogation : « *à qui sert le PCF, qui se sert de lui ?* » (6).

En choisissant d'étudier une implantation locale du Parti communiste français, nous entendions répondre à un double défi d'ordre historiographique.

Institution qui « *parle et dont on parle* », le Parti jouit d'une incomparable « *visibilité* ». Il sait occuper la scène, et la fascination qu'il exerce, les « *énigmes* » qu'il pose, le « *style* » qu'il affiche, confirment l'idée généralement admise qu'il n'est pas un parti comme les autres. Cette image est en fait le produit d'une rhétorique de la singularité revendiquée, une stratégie de la différence cultivée qu'entretient la prétention du Parti de fournir lui-même les instruments de sa propre connaissance. Cette irréductibilité de l'objet PC à ne se laisser penser indépendamment des outils d'investigation et de vérification qu'il se donne a transformé son champ d'étude en champ de bataille. Etrange objet insuffisamment « *refroidi* », qui somme toujours le chercheur de « *dire d'où il parle, d'exhiber d'autres titres que sa seule compétence* » (7). Il importait donc, nous semble-t-il, de refuser l'obsédant postulat de la spécificité du PCF et de renoncer à ce que la légitimité de toute approche du phénomène communiste soit mesurée à l'aune de sa capacité à conforter cette « *originalité* ».

Afin de s'affranchir plus aisément de ce préjugé d'une spécificité du PCF, le débat scientifique devrait, dans un second temps, passer par un amendement des différents paradigmes

(6) Nous sommes redevables dans ce travail du rôle fédérateur joué par Stéphane COURTOIS à l'occasion des journées d'étude sur « *Sociétés ouvrières et monde communiste* » les 21 et 22 avril 1986. Les participants se reconnaîtront au détour d'une idée. Ce colloque a fait l'objet d'un numéro spécial de la revue *Communisme* n° 15-16 paru en 1987.

(7) FURET F., *Penser la Révolution Française*. Paris, Gallimard, 1973, p. 13.

utilisés dans la connaissance générale du phénomène communiste. Et l'étude d'une implantation locale nous paraît être un terrain favorable à cette réconciliation.

Toute analyse du Parti communiste français est une réflexion sur l'ambiguïté de sa nature : la contradiction fondamentale entre l'armature internationale de sa stratégie révolutionnaire et son incarnation dans une société française déjà riche d'une histoire ouvrière ancienne. La difficile gestion de cet ensemble de références souvent contradictoires contraint l'historiographie à privilégier l'une ou l'autre des deux dimensions. A la grille d'interprétation proposée par Annie Kriegel, selon laquelle le PCF n'est qu'une pièce d'un système communiste international, extérieur donc à la société française, s'opposent les tenants de la « *dimension sociétale* » (8) qui entendent saisir le PC dans son milieu d'implantation, à travers les rapports sociaux, les structures économiques et culturelles de la région concernée.

Au-delà de ces deux interprétations, c'est toute la question de l'existence d'un communisme local qui se trouve posée. Peut-on accorder aux dirigeants locaux une marge de manœuvre réelle, une indépendance véritable à l'égard du centre décisionnel ? Disposent-ils d'une latitude d'action, d'une cohérence propre dans leur conduite ? L'étude d'une implantation du PCF permet d'apprécier au niveau local le mode d'articulation entre les directives internationales et les singularités socio-culturelles du milieu. En élaborant une stratégie d'implantation, le PCF ne peut pas ne pas tenir compte de l'« humus » existant, des traditions et des pratiques du mouvement ouvrier local déjà forgées.

L'objectif général de ce travail consistera donc à repérer l'existence de ce communisme local et d'en dégager les principaux facteurs autarciques. Notre cheminement procédera d'une double hypothèse.

— Première hypothèse : il existe, au niveau local, des efforts de distanciation, parfois même de réelles volontés de s'affranchir des tutelles centralisatrices, nationales et internationales, mettant à mal la rigidité de l'axe Moscou-Paris-Province.

— Seconde hypothèse : ces velléités émancipatrices existent notamment là où l'affirmation d'une identité culturelle locale est suffisamment forte pour annuler momentanément les phé-

---

(8) COURTOIS S., PESCHANSKI D., « La dominante de l'Internationale et les tournants du PCF », in s/d J.P. AZEMA, A. PROST, J.P. RIOUX. *Le Parti communiste français des années sombres 1938-1941*. Paris, Le Seuil, 1986, p. 270.

nomènes d'attraction centripète. Cette hypothèse nous conduit à mener une anthropologie de l'implantation communiste, en indexant l'événement politique aux héritages d'un temps mi-long.

Nous proposons comme terrain d'exploration la commune d'Halluin entre les deux guerres. Halluin est une cité du département du Nord de 15 000 habitants, posée sur la frontière franco-belge comme le trait d'union entre la Flandre rurale et les grands centres industriels de Lille-Roubaix-Tourcoing. Sa vie économique et sociale est entièrement dominée par la mono-industrie du tissage de lin. Soumise jusqu'à la première guerre mondiale à l'alliance conservatrice du clergé et du patronat, Halluin élira en novembre 1919 une municipalité socialiste qui, un an plus tard, adhérera à l'unanimité à la Troisième Internationale, engageant la cité dans l'aventure révolutionnaire. Comment interpréter ce balayage complet du champ politique en un temps si bref et sans véritable transition républicaine ou modérée ? Comment expliquer cette situation de « bipolarité à l'italienne » (9), qui voit les dirigeants de la Maison du Peuple mettre leurs enfants à l'école catholique ?

Selon nos hypothèses de départ, il s'agirait moins de savoir pourquoi il y eut rupture politique à Halluin au lendemain de la première guerre mondiale, mais comment le Parti communiste incarna dans les années 1920 une certaine continuité. Nous formulerons ainsi l'idée que le communisme n'est pas seulement un ensemble de solutions normatives produit par des élites conscientes et exogènes, et qui se serait diffusé progressivement dans le corps social par sa seule dynamique militante, sa propre capacité à convaincre et à mobiliser. Pour imprégner le tissu politique et social de la cité, le communisme à dû devenir autre chose que lui-même, plus qu'il ne dit être. Non seulement un projet systématique d'agencement du pouvoir, mais une manière de communiquer avec les autres et d'appréhender le monde. Il lui aura fallu pour cela épouser les formes traditionnelles de la vie culturelle locale où se nourrit le particularisme identitaire des Halluinois, s'accomoder de cette religiosité et de cette sociabilité flamandes dont il apprend à investir les enveloppes formelles par lesquelles s'effectue une certaine perpétuation du message politique.

---

(9) THIEBAULT J.L., WALLON-LEDUCQ C.M., « Trois aspects des comportements politiques septentrionaux », *Revue du Nord*, n° 253, avril-juin 1982, p. 634.

En jouant de son identification à la culture locale, le Parti communiste halluinois relaierait-il le discours des autorités hégémoniques d'avant-guerre? Le cléricalisme d'Halluin la Blanche et le bolchévisme des années 20 ne parleraient-ils pas, d'une certaine façon, le même langage? Leurs recours conjoints à l'expressionnisme flamand comme support théâtral d'un discours messianique et militant ne traduirait-il pas l'expression, certes complexe mais identique, de la résistance au changement?

### SOURCES ET MÉTHODE

Cette problématique de l'implantation, rapportée aux conditions locales de sédimentations culturelles, oriente l'investigation sur l'expérience vécue et les micro-sociétés. Une « *vue d'en bas* » qui répond à certains choix méthodologiques qu'il nous faut maintenant justifier.

Celui tout d'abord de la validité de la démarche monographique. La question n'est pas seulement celle de l'éventuelle « représentativité » du terrain retenu mais également celle de l'utilité même du genre monographique appliqué au phénomène communiste. Afin de nous préserver du mythe sociologique de la « Cité rouge » qui présupposerait des populations définies par le découpage même de l'espace, nous avons cherché à ouvrir le terroir communal à d'autres géographies, qu'il s'agisse du canton, de la Vallée de la Lys, de la conurbation de Lille-Roubaix-Tourcoing, la Flandre ou la Belgique, mais aussi du quartier, de la courée ou de la rue afin d'éviter le piège d'un territoire de référence constitué en système social total, « tribalisant » en quelque sorte le communisme local.

Mais la méfiance légitime à l'égard de toute rétraction localiste ne doit pas dans un second temps nous jeter dans l'illusion modélisante. Objet de recherche, Halluin la Rouge est aussi un terrain d'expérience où peuvent être définies et vérifiées des théories et des interprétations plus larges. Elle permet de décrire un type d'implantation mais n'autorise guère de comparaisons entre des unités toujours originales. Laboratoire de ses propres singularités, Halluin ne peut bénéficier du statut de modèle. Son choix répond davantage de sa spécificité que de son exemplarité.

Le souci cardinal de prendre en compte « *de la cave au grenier* », selon le titre de Michel Vovelle, les différents niveaux d'une aventure humaine, des conditionnements sociaux, éco-

nomiques, démographiques aux représentations de l'imaginaire social, exigeait la constitution d'une masse d'informations suffisantes. Les sources n'ont heureusement pas manqué, même si nous devons déplorer l'absence de quelques documents essentiels, notamment les archives municipales. Si Halluin a déjà fait l'objet de quelques études partielles concernant surtout sa qualité de ville frontrière, nous avons personnellement privilégié les sources de première main et venant d'horizons divers (Archives départementales, diocésaines, celles de la Maison du Peuple...). Halluin en effet fit beaucoup parler et parla elle-même beaucoup.

Mais la collecte de documentations n'est qu'une première étape. Restait à construire une grille de lecture adaptée à la problématique. Nous avons donc joué au maximum de la possibilité de faire varier les points de vue sur un même objet. Dans un cadre monographique, ce n'est pas, nous semble-t-il, l'accumulation de données qui s'avère déterminante mais le jeu critique qu'on parvient à instaurer entre les diverses sources. Chacune de nos enquêtes trouvait ainsi son pendant dans une investigation d'un autre ordre sur le même sujet. Prenons par exemple, l'étude des fêtes communistes que nous avons particulièrement approfondie. Elle a été abordée sous plusieurs éclairages différents : recherches statistiques dans les nombreuses sources archivistiques, lecture des comptes-rendus dans la presse, entretiens non directifs. La prise en considération de ces sources s'est faite sans que leurs spécificités et celles des visées humaines dont elles sont le produit soient méconnues. Les informations « officielles » ont ainsi été jumelées à la production littéraire et artistique locale, aux témoignages iconographiques.

Notre intrusion dans « *le territoire de l'historien* » s'arrête ici, dans ce brassage des sources variées qui lui sont familières. Notre propos n'est pas uniquement de restituer de façon la plus fidèle possible un passé incertain, ni de montrer comment le présent est le produit du passé, mais d'interroger notre objet en l'isolant de la chronologie nationale. Une démarche qui repose essentiellement sur une lecture sociologique des faits. Les rythmes et les événements de la politique française et internationale y sont volontairement négligés. Non qu'ils soient sans influence, mais tout est question d'échelle. Le communisme à Halluin ne se définit pas ou peu en fonction des directives de Paris ou de l'Internationale.

Le plan d'exposition de ce travail prendra la forme d'un triptyque dont les deux premiers volets présenteront les acteurs

du phénomène d'implantation communiste, et le troisième les modalités de leur rencontre. Soit trois panneaux correspondant à trois étapes de notre réflexion :

— Procéder tout d'abord à une étude écologique du milieu d'implantation (Partie I).

— Mesurer ensuite la réalité du bastion communiste de l'entre-deux-guerre (Partie II).

— Déterminer enfin les fonctions assurées par ce communisme local (Partie III).

*Il n'y a pas d'ouvrier sans histoire, si pauvre soit elle. Il n'y a pas d'ouvrier sans milieu, si élémentaire soit-il.*

Serge BONNET (10).

\* Cet ouvrage est issu de ma thèse de doctorat d'Etat : « Halluin la Rouge 1919-1939. Singularités écologiques et stratégies d'implantation ». Université de Lille II, 1988. Jury : M. Agulhon, A. Kriegel, G. Lavau, M. Sadoun, C.-M. Wallon-Leducq.

---

(10) BONNET S., *op. cit.*, p. 334.

## CHAPITRE I

### Le pays et les hommes

## PREMIÈRE PARTIE

### LE DÉTOUR ÉCOLOGIQUE

(1) Jacques F. A. Mouquet et J. Mouquet, *Le pays et les hommes*, 1968, p. 27.

(2) Ibid., p. 27, p. 28.

(3) Jacques F. A. Mouquet et J. Mouquet, *Le pays et les hommes*, 1968, p. 27.

(4) Jacques F. A. Mouquet et J. Mouquet, *Le pays et les hommes*, 1968, p. 27.

et on a vu à la suite de ces observations, que les symptômes de la maladie se manifestent par des accès de fièvre, de frissons, de sueurs, de toux, de crachats, de diarrhée, de vomissements, de douleurs, de spasmes, de convulsions, de paralysie, etc.

— *Prévention.* — On doit éviter de se tenir dans des lieux humides, de se baigner dans l'eau froide, de se refroidir, de se fatiguer, de se lever trop tôt, de se coucher trop tard, etc.

— *Diagnos.* — On doit se méfier de la fièvre, de la toux, de la diarrhée, de la vomissements, de la douleur, de la paralysie, etc.

— *Prognos.* — On doit se méfier de la fièvre, de la toux, de la diarrhée, de la vomissements, de la douleur, de la paralysie, etc.

## PREMIÈRE PARTIE

# LE DÉTOUR BOLOGNE

(1875-1876)

On a vu à la suite de ces observations, que les symptômes de la maladie se manifestent par des accès de fièvre, de frissons, de sueurs, de toux, de crachats, de diarrhée, de vomissements, de douleurs, de spasmes, de convulsions, de paralysie, etc.

## CHAPITRE I

### Le pays et les hommes

*Ne me dites pas que la géographie est sans responsabilité.*

Fernand BRAUDEL (1).

*« J'essaie de comprendre les rapports multiples, entrecroisés, difficiles à saisir, de l'Histoire de France avec le territoire qui la contient, la supporte et d'une certaine façon l'explique »* écrivait Fernand Braudel (2), s'excusant de devoir introduire le problème ambigu du déterminisme géographique. L'interprétation par l'influence des climats, la diversité des reliefs ou la dimension des territoires relève d'une vision quelque peu mécaniciste de l'ordre social et politique, mais cette complaisance à l'égard de la matière n'a jamais pour autant cessé de séduire. On n'a pas oublié les spéculations impressionnistes de Michelet et de Taine où les notions de « *race* », de « *sol* » et de « *climat* » tissaient la trame d'une caractérologie régionale. On se souvient également des célèbres équations d'André Siegfried entre le granit et l'instituteur, le calcaire et le curé, dans lesquelles la postérité devait malheureusement enfermer la pensée de l'auteur (3).

*« L'Histoire d'un peuple est inséparable de la contrée qu'il habite »* (4). Le politiste ou l'historien, amené à pratiquer le genre monographique, ne peut s'affranchir d'une connaissance liminaire de son terreau d'investigation. Au-delà de ses limites et de ses outrances, la démarche vidalienne nous rappelle que la géographie et la démographie imposent des relations au ter-

---

(1) BRAUDEL F., *L'identité de la France*. Paris, Arthaud-Flammarion, 1986, tome I, p. 27.

(2) BRAUDEL F., *op. cit.*, p. 25.

(3) SIEGFRIED A., *Tableau politique de la France de l'Ouest sous la Troisième République*. Paris, A. Colin, 1913, 535 p.

(4) VIDAL DE LA BLACHE P., *Tableau général de la géographie de la France*. Paris, Hachette, 1911, p. 3.

ritoire et dessinent les contours d'un projet social. « *L'Histoire se fait du sable que nous foulons chaque jour* » dit un proverbe arabe, abandonnant aux fulgurances fiévreuses d'un poète solitaire, l'image de « *l'Homme aux semelles de vent* ».

#### HALLUIN, UNE INVENTION DE LA GÉOGRAPHIE ?

Halluin est terre flamande, rivée au tracé d'une frontière artificielle qui aujourd'hui déchire l'Ancienne Province en deux Etats indépendants. Les Flandres. De Vlaanderen. Les variétés régionales imposent le pluriel. Tout sépare en effet la frange maritime, désespérément plate et ventée, de la Flandre Intérieure au relief animé de quelques « sommets ». Attention, ici seuls les mots ont le vertige. Les « *molles ondulations* » culminent à 173 mètres au Mont Cassel, 168 mètres au Mont des Cats. Mais dans ces régions où la ligne d'horizon possède encore un sens, elles prennent des allures de lignes de crêtes au point qu'on peut se demander si le folklore flamand n'a pas inventé les Géants tutélaires pour compenser l'excès d'horizontalité du terroir et l'absence de montagnes sacrées.

La région boisée des Monts, le Houtland, marque la limite septentrionale de la Flandre Intérieure. Une trentaine de kilomètres vers le Sud, au-delà de la plaine déblayée par la Lys, des collines réapparaissent au Nord-Est de Lille. Moins imposantes encore, d'autant que l'urbanisation tend ici à les masquer. Les Monts de Wervicq (58 m), d'Halluin (69 m) et de Mouscron (71 m) constituent ce qu'on appelle le Ferrain, un ancien quartier de la châtellenie de Lille qui clôt l'extrémité méridionale du « *plat pays* ».

« *Rien n'est plus riant que ce petit pays de Ferrain aux pentes douces, aux censes entourées de gros ormes, aux flèches d'église couronnant les mamelons. Au pied des hauteurs, la Lys serpente entre de verdoyantes prairies* » (5).

Sur ce sol argileux recouvert d'un fin limon fertile mais tenace aux hommes qui le travaillent, Halluin se blottit sur la rive droite d'une boucle de la Lys, à l'endroit même où la rivière quitte la fonction de démarcation naturelle qu'elle assurait depuis Armentières avant de s'enfoncer en Belgique et rejoindre l'Escaut.

---

(5) ARDOUIN-DUMAZET P., *Voyage en France. Région du Nord*. Paris, Berger-Levrault, 1899, p. 43.

« Cette petite ville d'Halluin est aujourd'hui l'une des plus calmes et des plus ignorées de notre pays. Nombre de chefs-lieux de départements sont moins peuplés que cette commune, et elle n'a même pas rang de chef-lieu de canton » (6).

Elle est néanmoins par sa superficie, 1250 hectares, et sa population, 16000 habitants au tournant du siècle, la commune la plus importante du canton de Tourcoing-Nord. Écoutons Henri Lauridan nous décrire la cité dont il est, en 1920, le premier adjoint au maire.

« Quelle est l'image qu'évoque la topographie d'Halluin ? Celle d'un immense monoplane dont le fuselage suivant le tracé de la route nationale de Lille à Menin, contient les moteurs et le pilote c'est-à-dire le Centre et dont les ailes largement déployées s'étendent sur le Mont et le Colbras. Venant de Roncq et dès le Noir Pignon, les maisons se succèdent, de plus en plus pressées et nombreuses... Tout Halluin est là. En dehors de celà, quelques fermes disséminées, celles de la Rouge Porte, du Péruwetz, du Cornet et du Molinel » (7).

Entre les deux guerres, Halluin offrait encore l'image d'une commune disloquée en une mosaïque de petites unités, quartiers ou hameaux. La cité industrielle se superposant à une structure villageoise toujours présente. L'aménagement spatial qui porte les stigmates de cette confusion des genres eut également à souffrir d'un site d'extrême frontière soumis aux caprices de l'Histoire.

Une frontière est la manifestation d'un rapport de forces dont le fonctionnement repose sur sa capacité à modifier l'environnement physique avant de transformer l'environnement social. Elle est « l'expression d'un pouvoir en acte » (8). La frontière septentrionale de la France a une histoire que les différents Traités qui en fixèrent le tracé se sont efforcés de cristalliser.

« Absurde » (9), « découpage à l'emporte pièce » (10), la frontière franco-belge tranche, de la Mer du Nord aux Ardennes, des régions naturelles, des aires culturelles et linguistiques identi-

(6) ARDOUIN-DUMAZET P., *op. cit.*, p. 42.

(7) *Procès-Verbaux des délibérations du Conseil Municipal* 14 février 1920.

(8) RAFFESTIN C., « Éléments pour une théorie de la frontière », *Diogène*, n° 134, avril-juin 1986, p. 3.

(9) DION R., *Les frontières de la France*. Paris, Hachette, 1947, p. 110.

(10) LENTACKER F., *La frontière franco-belge. Etude géographique des effets d'une frontière internationale sur la vie des relations*. Thèse de Doctorat d'Etat. Paris IV, 1973, Lille, 1974, 445 p.

ques. Un chapelet d'agglomérations dédoublées (Comines, Werwiczq, Halluin/Menin) témoigne encore de cette incohérence. Résultat des Conventions Internationales qui sanctionnèrent les phases d'expansion française du règne de Louis XIV aux périodes révolutionnaires et impériales, elle échappe cependant sur 25 km aux ciseaux du diplomate pour s'appuyer sur un élément majeur du relief local. La Lys, en effet mitoyenne, retrouve à partir d'Armentières et jusqu'à Halluin, la fonction de limite de juridiction qu'elle assurait au <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle entre la châteltenie de Courtrai et celle de Lille, au temps où Halluin et Menin relevaient du Comté de Flandre. Les Traités de Nimègues (1678), Ryswick (1697) et surtout d'Utrecht (1713) tracèrent pour la première fois des limites régulières mais dont l'enchevêtrement suscita de nombreux litiges. Cinquante années d'âpres négociations furent nécessaires pour aboutir aux Traités d'échanges de 1769 à 1779 qu'il fallut compléter par des conférences de limites chargées d'évaluer les conséquences financières de ces transferts territoriaux. Après la défaite de Waterloo, le Traité de Paris (20 novembre 1815) réintégra la France dans ses frontières de 1790. Le Traité des limites signé à Courtrai le 28 mars 1820 résolut les dernières questions litigieuses. Ce traité fixe la frontière franco-belge dans le cadre juridique que nous lui connaissons aujourd'hui. Du *limes* mouvant et belliqueux du règne de Louis XIV, jalonné de citadelles et d'enclaves fortifiées, au facétieux tracé actuel qui emprunte ici un fossé, serpente là-bas à travers champs et court à Halluin sur l'axe médian des chaussées, la frontière n'a cessé d'influencer l'existence même des hommes dans leur territorialité vécue.

Fruit de l'Histoire, la frontière est aussi une réalité géographique. Réalité souvent pesante pour les villages situés à sa proximité, soumis aux <sup>xvii</sup><sup>e</sup> et <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècles aux incessantes tensions de souveraineté. Halluin, dont le sort est lié à celui de Menin, subit les conséquences des sièges de sa voisine. Citadelle fortifiée par Vauban, un des plus importants centres marchands de la vallée de la Lys, Menin était fréquemment l'enjeu des puissances européennes, et les oscillations du tracé frontalier qui en résultaient, atteignirent Halluin dans son intégrité territoriale. Deux importants démembrements, en moins d'un siècle, affectèrent en effet les limites communales. Le premier fait suite à l'occupation française de la Flandre par les armées de Louis XIV et la construction en 1679 de la forteresse de Menin, temporairement rattachée à la France. Trop proches des fortifications, l'église d'Halluin et les maisons environ-

nantes qui formaient le Vieux Bourg furent démolies pour être reconstruites sur un site plus au Sud. Le second démembrement résulte des Traités d'échanges de 1779. La France qui désirait acquérir le fief de la Motte à Armentières, remit en compensation à l'Autriche, le hameau du Cornet ainsi qu'une bande de terrain le long de la Lys permettant la libre circulation entre Menin et Reckem.

« *Etre logé, c'est commencé d'être* » (11). On peut en effet se demander si les fluctuations des limites communales n'ont pas affecté les mentalités collectives. La démolition et le déplacement autoritaire du Vieux Bourg ont modifié les repères non seulement topographiques mais aussi culturels des populations. Les anciennes maisons groupées autour de l'église représentaient la mémoire du village. Elles signifiaient l'insertion de la communauté dans le continuum historique. On ne peut sous-estimer l'attachement du monde rural à l'idée de permanence. La reconstruction de l'église sur un site plus excentré redéfinit l'espace. Chaque habitant voit sa position géographique évoluer, sa place dans le tissu villageois se modifier. La rupture de tout ce réseau, parfois invisible, de relations individuelles, de liens familiaux ou de voisinage peut expliquer le désordre de la croissance urbaine d'Halluin au XIX<sup>e</sup> siècle, d'autant que les années 1850-1870 coïncident avec l'arrivée destabilisatrice des grandes migrations flamandes.

#### LA FORMATION DE LA POPULATION HALLUINOISE

« *C'est alors qu'une contrée se précise et se différencie et qu'elle devient à la longue comme une médaille frappée à l'effigie d'un peuple* » (12). Vidal De La Blache nous invite à étudier ce dialogue permanent entre les populations locales et le milieu géographique dans lequel elles évoluent. Le site d'extrême frontière a transformé Halluin en un lieu obligé du transit des hommes. Soldatesque pillarde, proscrits en cavale et contrebandiers nocturnes, travailleurs saisonniers et frontaliers, n'ont cessé d'alimenter la chronique des « *faits de passage* ». La commune doit aux conditions particulières de son peuplement l'originalité de son histoire. En devenant le terminus des grandes « *remues* » flamandes des années 1850, la cité voit se briser ses

(11) BRAUDEL F., *op. cit.*, p. 279.

(12) VIDAL DE LA BLACHE P., *op. cit.*, p. 8.

anciennes structures villageoises. Les bouleversements démographiques et sociaux annoncent déjà les lendemains usiniers.

L'analyse conjointe des listes nominatives et des Registres d'Etat Civil permet de mesurer les rythmes de l'évolution démographique de la commune sur un siècle, ainsi que le rôle primordial joué par l'immigration étrangère. Les recensements de population constituent une des sources essentielles de documentation des sciences sociales. Accessibilité aisée grâce au dépôt obligatoire, richesse des informations fournies, périodicité quinquennale ne sauraient néanmoins nous en masquer les difficultés d'exploitation, notamment au niveau de l'imparfaite homogénéité des renseignements et de l'imprécision des qualifications professionnelles. Ainsi le terme vague de « tisseurs » escamote-t-il la variété des métiers du textile. Que deviennent les bobineuses, épeuleuses et autres ourdisseurs ? Au moment où les masses ouvrières surgissent sur la scène politique et sociale, leur accession à « l'identité statistique » (13) s'accompagne d'un réel retard taxinomique.

Nous avons essayé de contourner ce problème en complétant nos informations grâce aux Registres de l'Etat civil. Outre l'indication souvent précise de la profession des conjoints et de leurs parents vivants, ils fournissent le lieu de naissance des mariés, leur âge, leur capacité de signer, la qualité des témoins et permettent de reconstituer avec une certaine fidélité non seulement la mobilité d'une communauté locale mais aussi les destinées individuelles de ses membres. Les pièces de l'Etat Civil restituent aux individus l'épaisseur humaine indispensable au regard anthropologique. Nous avons effectué dans cette masse documentaire un sondage au 1/5<sup>e</sup> sur une durée de trente ans (1852-1882), période décisive du peuplement halluinnois. Un siècle d'évolutions démographiques devrait ainsi dégager l'une des principales caractéristiques structurelles de notre commune.

### *Les rythmes de l'évolution démographique*

La situation géographique d'Halluin nous oblige à ne pas dissocier l'histoire de son peuplement de celle de Menin en Belgi-

---

(13) LEQUIN Y., *Les ouvriers de la région lyonnaise (1848-1914)*. Lyon, P.U.L., 1977, tome I, p. 3.

que. Les populations de cette « agglomération dédoublée »<sup>(14)</sup> se ressemblent, tant par la complémentarité de leur évolution que par la similitude de leur composition. Une communauté s'est constituée de part et d'autre de la frontière, forte de son homogénéité sociale et culturelle. Les deux communes ont bénéficié d'un même mouvement migratoire dont le flux puis le reflux ont atteint d'abord Halluin au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle avant que Menin « n'explose » une génération plus tard.

Un siècle de recensements quinquennaux, consignés dans le Tableau n° 1, permet de dégager plusieurs étapes dans la formation de la population locale.

— De la proclamation de l'Empire à la Seconde République, Halluin connaît un essor démographique régulier et relativement rapide pour un bourg à caractère rural. En 1801, il comptait 2459 habitants mais un taux d'accroissement de 2 à 3 % par an lui double sa population en un peu moins d'un demi-siècle. Toute comparaison avec Menin demeure pour cette époque malheureusement impossible. Le premier recensement en Belgique ne date en effet que de 1846. Menin compte alors 8257 habitants contre 4851 à Halluin. Un handicap que la cité française comblera en dix ans. Halluin adopte en cette moitié de siècle le profil démographique des communes où les frémissements de la proto-industrialisation textile commencent à drainer tisserands à domicile et journaliers du lin en provenance des communes de la plaine flamande ou de la région même du Ferrain (Bousbecque, Linselles), qui, surchargées de bras, enregistrent une stagnation voire un déclin de leur population. Pendant ce temps, Roubaix amorçe déjà sa « Manchesterisation » et quadruple le nombre de ses habitants. Un trend exceptionnel dans le courant modéré de l'urbanisation française.

— Le véritable essor démographique d'Halluin se manifeste à partir de 1850. En quinze ans, de 1851 à 1866, la population augmente de 153 % et passe de 5408 à 13673 habitants, soit un taux d'accroissement moyen annuel de 10 %. Entre 1851 et 1856, ce taux s'élève même à 15 %. S'il avait fallu près d'un demi-siècle pour assister au premier doublement de popula-

---

(14) VERMANDER D., « Les problèmes économiques et urbains propres aux villes de Comines-France, Werwicq Sud et Halluin ». *Les Pays-Bas Français, Annales* 1978, pp. 153-174.  
 VERMANDER D., « Frontières et relations humaines : le cas des agglomérations dédoublées de la moyenne Vallée de la Lys ». *Cahiers du Laboratoire Flux et Organisation de l'Espace du Nord-Ouest*. 1<sup>er</sup> trimestre 1980, pp. 5-53.

**Tableau 1**

La population halluinoise  
Dénombrement et évolution

|      | Population<br>totale | Progression<br>quinquennale | Base 100 |
|------|----------------------|-----------------------------|----------|
| 1841 | 4264                 |                             | 100      |
| 1846 | 4851                 | + 13,7 %                    | 114      |
| 1851 | 5408                 | + 11,5 %                    | 127      |
| 1856 | 8410                 | + 55,5 %                    | 198      |
| 1861 | 10803                | + 28,4 %                    | 254      |
| 1866 | 13673                | + 26,6 %                    | 322      |
| 1872 | 12946                | — 5,6 %                     | 305      |
| 1876 | 13771                | + 6,4 %                     | 324      |
| 1881 | 14020                | + 1,8 %                     | 330      |
| 1886 | 14678                | + 4,7 %                     | 346      |
| 1891 | 14841                | + 1,1 %                     | 350      |
| 1896 | 15781                | + 6,3 %                     | 372      |
| 1901 | 16599                | + 5,2 %                     | 391      |
| 1906 | 16158                | — 2,7 %                     | 381      |
| 1911 | 15480                | — 4,4 %                     | 366      |
| 1921 | 13780                | — 12,3 %                    | 325      |
| 1926 | 13844                | + 0,5 %                     | 326      |
| 1931 | 13588                | — 1,9 %                     | 320      |
| 1936 | 13278                | — 2,3 %                     | 313      |

tion, vingt ans suffiront pour la faire presque tripler (1846 : indice 100, 1866 : indice 282). En réalité, la progression a été foudroyante dans les dernières années de la République et le début du Second Empire, puis s'est poursuivie lors des deux quinquennats suivants, mais à des taux sensiblement inférieurs quoique importants (+ 55 % de 1851 à 1856 ; + 28 % de 1856 à 1861 ; + 27 % de 1861 à 1866). Si l'on ne retient que les données brutes fournies par les recensements de 1851 et 1856, Wazemmes (commune encore indépendante) et Roubaix augmentent respectivement de 5168 et 4147 habitants contre 3002 à Halluin (15). Mais la conversion en pourcentages propulse

(15) VERMANDER D., « La cité pré-industrielle d'Halluin au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle ». *Les Pays-Bas Français. Annales* 1982, pp. 33-62.

notre cité au premier rang des communes de l'arrondissement de Lille (Tableau n° 2).

**Tableau 2**

Evolution démographique comparée  
1851-1856

|               |          |           |          |
|---------------|----------|-----------|----------|
| Halluin       | + 55,5 % | Roubaix   | + 11,9 % |
| Lille-Moulins | + 52,2 % | Tourcoing | + 7,4 %  |
| Lille-Fives   | + 40,3 % | Lille     | + 3,8 %  |
| Wazemmes      | + 39,4 % | Dt Nord   | + 4,6 %  |
| Roncq         | + 16,6 % | France    | + 0,7 %  |
| Armentières   | + 14,3 % |           |          |

La soudaineté avec laquelle s'est manifestée la dimension urbaine d'Halluin exige une analyse plus fine des données démographiques. Dans la mutation qui bouleverse le village frontalier au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, il convient de distinguer ce qui relève de l'accroissement naturel et du solde migratoire (Tableau n° 3). Notre première période connaît un mouvement naturel et un solde migratoire légèrement positifs. De 1841 à 1846, la population progresse de 13,8 % se décomposant de la façon suivante : 3,7 % dû à l'excédent des naissances sur les décès et 10,1 % aux nouveaux arrivants. Le poids de l'immigration se fait ainsi déjà sentir. Pendant les quinze années qui vont suivre, la cité frontalière se transforme en pôle attractif. Entre 1851 et 1866, plus de 6000 Belges viennent s'installer à Halluin. Ces immigrés représentent alors 75 % de l'augmentation globale de la population avec une pointe à 91,6 % de 1851 à 1856.

— Dès que cesse cet afflux de main-d'œuvre étrangère, la population halluinoise continue de progresser, mais selon un rythme beaucoup plus lent. La crise économique des dernières années de l'Empire et l'agitation politique de l'année 1870 se traduisant même par un léger recul. L'accroissement démographique, continu jusqu'en 1901 (il faudra attendre le recensement de 1982 pour retrouver les chiffres du début du siècle), provient uniquement d'un excédent naturel entretenu par la forte fécondité des populations flamandes. En effet, à partir de 1867-1869, le flot des migrants se tarit. Le solde migratoire devient négatif. Ce reflux correspond à la naissance du mouve-

Tableau 3

Accroissement naturel  
et solde migratoire

|                   | 1831<br>1835 | 1836<br>1840 | 1841<br>1845 | 1846<br>1850 | 1851<br>1855 | 1856<br>1860 | 1861<br>1865 |
|-------------------|--------------|--------------|--------------|--------------|--------------|--------------|--------------|
| Mouvement naturel | + 90         | + 79         | + 158        | + 118        | + 253        | + 890        | + 919        |
| Solde migratoire  | + 400        | — 155        | + 429        | + 439        | + 2749       | + 1505       | + 1951       |
|                   | 1866<br>1871 | 1872<br>1875 | 1876<br>1880 | 1881<br>1885 | 1886<br>1890 | 1891<br>1895 | 1896<br>1900 |
| Mouvement naturel | + 612        | + 1007       | + 915        | + 1325       | + 1137       | + 1004       | + 1272       |
| Solde migratoire  | — 1339       | — 182        | — 666        | — 675        | — 966        | — 64         | — 454        |

ment frontalier. Les Belges d'Halluin se replient désormais de l'autre côté de la frontière à Menin, Gheluwe, Lauwe, Reckem. Le développement des moyens de transport, la différence des niveaux de vie, un change favorable, leur offrent l'avantage de travailler en France et résider en Belgique. Halluin n'est plus le terminus des vagues migratoires mais une ville de transit. D'autres centre textiles de la région (Roubaix, Tourcoing) où la révolution industrielle fut plus précoce que dans les gros bourgs de la Vallée de la Lys détournent le flot de main-d'œuvre vers leurs usines « *dévoreuses de bras* ». Avec un taux de 28 %, l'accroissement de la population halluinoise entre 1872 et 1901 reste modeste en comparaison des 54 % d'Armentières, des 64 % de Roubaix, des 83 % de Tourcoing et de Menin. L'évolution démographique de Menin n'a pas été aussi soudaine que celle d'Halluin. Très modeste de 1846 à 1856, le mouvement s'amplifie à partir de 1880 et persiste jusqu'au début du <sup>xx</sup>e siècle. En prenant comme base 100, l'année du premier recensement belge (1846), l'indice culmine à 236 en 1906, alors que cinq années plus tôt, celui d'Halluin atteignait le chiffre record de 342.

— Mais les rapports vont s'inverser entre les deux guerres. La population d'Halluin ne cesse de baisser. L'occupation de la ville par les Allemands, la destruction d'une partie du tissu industriel, expliquent une perte de 11 % entre 1911 et 1921, chiffre comparable à celui enregistré dans les communes voisines (Roncq — 9 % ; Linselles — 12 %), supérieur à celui des grands

centres textiles (Lille et Roubaix — 7 % ; Tourcoing — 5 %) mais nettement inférieur à celui d'Armentières (— 48 %), ville martyre de la première guerre mondiale. Alors que quinze ans plus tard, la population de toutes ces communes s'est accrue, celle d'Halluin continue de décliner inexorablement. Depuis son apogée en 1901, Halluin a perdu 20 % de ses effectifs, alors que Menin dans le même temps augmentait les siens de plus d'un tiers, grâce notamment à un large excédent de sa balance migratoire. Dans une France qui se ride, dans un département du Nord qui fait moins d'enfants qu'auparavant, Halluin connaît une importante hémorragie de population. L'aventure d'Halluin la Rouge va survenir dans une ville en pleine récession démographique. La cité n'est plus attractive et tend même à se dépeupler. Ses habitants vieillissent. Les populations désertent une commune figée dans ses structures proto-industrielles. A Halluin, le XIX<sup>e</sup> siècle n'en finit pas de survivre.

L'analyse de l'évolution démographique halluinoise nous aura permis de cerner et de mesurer l'importance de l'apport exogène. Il convient maintenant de faire la connaissance de ces migrants flamands dont on commence à percevoir le rôle inducteur.

### *L'immigration flamande à Halluin*

Par son site d'extrême frontière, Halluin a toujours entretenu avec l'étranger des rapports ambigus et passionnés. Moments de fraternité complice et poussées de fièvre xénophobe ont rythmé l'histoire de la commune et dessiné une image de l'Autre dans laquelle l'Halluinien aime se regarder et rechercher, parfois pour l'exorciser, la trame de son passé. Nul n'ignore ici ce que le peuplement de la cité doit aux grandes venues flamandes du XIX<sup>e</sup> siècle. Les patronymes en Van ou Ver témoignent encore de cette époque où les Belges étaient majoritaires dans la population locale.

Les mouvements transfrontaliers qui vont affecter Halluin à partir des années 1830 présentent des visages multiples correspondant aux principaux moments du développement de la commune. Les déplacements saisonniers n'ont jamais été très nombreux à Halluin. Reposant sur des petites exploitations, l'agriculture locale recrutait une main-d'œuvre essentiellement autochtone. On signale néanmoins en 1833, l'arrivée de quelques ourdisseurs de lin et cueilleurs de houblon venus de Morseele. Avec la multiplication des métiers à bras et le développe-

ment des premiers ateliers de tissage, cette population itinérante se sédentariserait. Le journalier de morte-saison, le Franschman, disparaît progressivement devant « *le migrant via-ger* » (16) qui choisit de s'installer à Halluin pour la durée de sa vie active avec retour plus ou moins précoce au lieu d'origine.

On évalue à 6500, les Belges qui vont déferler sur Halluin de 1850 à 1865. En un peu plus d'une génération, leur nombre progressera de 800 % alors que la population française décroît dans le même temps (1851-1886) de 21 %. Cet afflux d'étrangers est le produit d'une situation sociale difficile en Belgique tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle, tragique par moments. A partir des années 1830, l'industrie linière belge connaît un marasme profond qui condamne les Flandres au paupérisme alors que les régions wallonnes se développent grâce au charbon. L'inertie des structures économiques flamandes, caractérisée par la survivance tenace d'activités à domicile et le maintien de bas salaires, la surpopulation endémique qui outrepassait les limites extrêmes du potentiel productif villageois, la grave crise frumentaire de 1846-1848 dont le souvenir hantera encore la mémoire collective à la veille de la première guerre mondiale, vont précipiter sur les routes de l'exode ce « trop plein d'hommes ». Le bassin d'émigration coïncide d'ailleurs avec la zone de dispersion du travail linier à domicile. « *Le Flamand répugne au départ, il tient à son sol; c'est un paysan difficile à déraciner* » affirmait Raoul Blanchard (17). Il fallait que la nécessité fût bien pressante, pour l'obliger à partir. Une véritable déchirure dont les émigrés sauront entretenir longtemps la cicatrice.

La persistance du marasme économique en Flandre, les débuts de l'industrialisation, le retour à un certain protectionnisme douanier vont allonger les migrations temporaires et différer le retour au pays. Les nouveaux arrivants s'installent en famille. Les célibataires se marient dans l'année. Les incidences sur l'urbanisation sont immédiates. Mais, nous l'avons vu, le phénomène des grandes migrations est éphémère. Dès la fin du Second Empire, les ouvriers belges vont refluer de l'autre côté de la frontière. Ainsi s'explique la croissance rapide de ces bourgades frontalières, dépourvues d'industrie, véritables cités-

---

(16) CHATELAIN A., *Les migrants temporaires en France de 1800 à 1914*. Lille, P.U.L., 2 tomes, p. 56.

(17) BLANCHARD R., *La Flandre. Etude géographique de la plaine flamande*. Thèse de Géographie. Lille, Société dunkerquoise, 1906, p. 132.

dortoirs, réservoirs de main-d'œuvre des communes usinières du versant français. « *De grosses agglomérations se sont ainsi formées tout le long de la frontière. Tristes lignes de coronas rougeâtres, recélant d'innombrables estaminets. On cherche en vain au-dessus des maisons basses la silhouette familière de la cheminée d'usine; les fabriques sont groupées à quelque distance... Menin vit d'Halluin* » (18).

Désormais c'est le mouvement pendulaire des frontaliers qui alimente l'industrie halluinoise (19). Il atteindra son apogée entre les deux guerres. Les pertes humaines du premier conflit mondial, la stagnation démographique entraînent une pénurie sur le marché local de la main-d'œuvre. Les besoins de la reconstruction et de la reprise économique conduisent les industriels d'Halluin à recruter des ouvriers étrangers, attirés par les avantages du change. L'âge d'or des frontaliers dans notre commune se situe entre 1925 et 1928, avant que les prémisses de la crise textile des années 30 ne viennent tarir leur flot quotidien.

Halluin a vécu ainsi pendant près d'un siècle au rythme du flux et du reflux des hommes. Migrations saisonnières, exode massif, mouvements pendulaires ont joué et rejoué le mythe du « *Go West* ». Impossible de comprendre l'épopée politique d'Halluin la Rouge sans commencer par raconter l'histoire de ces populations que la misère jeta un jour sur les routes de Flandre et qui s'arrêtèrent dans la première cité d'outre-frontière qu'ils traversèrent. Halluin ne représenta peut-être qu'un ersatz de Terre Promise, une Amérique de pacotille à deux ou trois journées de marche mais constitua pour des milliers d'émigrants le terminus de leur exode et le point de départ d'une autre vie.

La connaissance statistique de l'immigration belge au XIX<sup>e</sup> siècle ne peut être atteinte avec toute la rigueur nécessaire, les recensements ne nous fournissant bien souvent que des informations fragmentaires et éparses sur les caractéristiques socio-démographiques des étrangers résidant à Halluin. Il convient pour combler ces lacunes de multiplier les sources et les méthodes d'investigation. Nous disposons d'une enquête de 1851, prise en application d'un arrêté ministériel qui définissait les conditions de l'autorisation de résidence des étrangers, et qui nous renseigne sur l'âge, la profession, la nationalité ainsi

---

(18) BLANCHARD R., *op. cit.*, p. 398.

(19) ADN M 208/96.

que la date d'arrivée à Halluin des immigrés (20). Il permet donc d'effectuer une photographie extrêmement fidèle de la population étrangère à un moment précis. Malheureusement, cette enquête intervient au début des grandes vagues migratoires, à une époque où les étrangers ne représentent qu'un peu plus du quart de la population halluinoise. Nous avons restitué la vision chronologique qui nous manquait en pratiquant un sondage au 1/5<sup>e</sup> sur une durée de trente ans à travers les actes de mariage. De 1852 à 1882, 2878 mariages furent célébrés dans la commune. 575 ont été étudiés. Une précaution de taille : les actes de mariage ne précisent pas la nationalité des conjoints. Si dans les années 1850, il y a forte probabilité pour que celui ou celle qui est né en Belgique soit belge, la présomption devient plus hasardeuse au fil des ans, à cause notamment de la porosité grandissante de la frontière et la conservation par les immigrés de la seconde génération nés à Halluin vers 1870 de la nationalité belge. Malgré ces inconvénients et grâce au croisement des différentes sources, nous estimons être parvenus à établir de façon suffisamment fidèle, le profil socio-démographique de l'immigration belge à Halluin.

Quelle est tout d'abord la contribution des étrangers à la population halluinoise ? Déjà solidement implantés en 1851 (1420) leur progression sera fulgurante jusqu'en 1886 où ils atteignent le chiffre record de 11376, un accroissement de plus de 800 % alors que la population française, rappelons le, chute pour la même période de près de 21 % (Tableau n° 4). Cette augmentation extraordinaire est due, dans un premier temps, au solde migratoire positif (+ 6 000 en 15 ans) puis, à partir de la fin du Second Empire, à la fécondité de ces migrants. Au moment où les départs se font plus nombreux que les arrivées, les enfants de la seconde génération assurent seuls la croissance démographique de la cité. Il convient de rappeler leur appartenance à un même groupe ethnique. Les Belges, notamment flamands, représentent l'ensemble de la population étrangère à Halluin (en 1886, 11 376 étrangers dont 11 374 Belges et 2 Hollandais !).

Les chiffres de 1891 reflètent une stagnation trompeuse tenant pour l'essentiel aux effets de la loi de naturalisation de 1889 qui assouplit considérablement les conditions d'accès à la nationalité française. Le retour d'un grand nombre de travailleurs belges dans leur pays et le développement du mouve-

---

(20) ADN M 208/96.

**Tableau 4**

Nombre et proportion des étrangers  
à Halluin

|      | Etrangers | %      | Français | Total |
|------|-----------|--------|----------|-------|
| 1851 | 1420      | 26,3 % | 3988     | 5408  |
| 1856 | ?         | ?      | ?        | 8410  |
| 1861 | 7660      | 70,9 % | 3143     | 10803 |
| 1866 | 9872      | 72,2 % | 3801     | 13673 |
| 1872 | 9609      | 74,2 % | 3337     | 12946 |
| 1876 | 10649     | 77,3 % | 3122     | 13771 |
| 1881 | 10608     | 75,7 % | 3412     | 14020 |
| 1886 | 11376     | 77,5 % | 3302     | 14678 |
| 1891 | 11030     | 74,3 % | 3811     | 14841 |
| 1896 | 9759      | 61,8 % | 6022     | 15781 |
| 1901 | 9058      | 54,6 % | 7541     | 16599 |
| 1906 | 5182      | 32,1 % | 10976    | 16158 |
| 1911 | 4736      | 30,6 % | 10744    | 15480 |
| 1921 | ?         | ?      | ?        | 13780 |
| 1926 | 3268      | 23,6 % | 10576    | 13844 |
| 1931 | 2566      | 18,9 % | 11022    | 13588 |
| 1936 | 2032      | 15,3 % | 11246    | 13278 |

ment frontalier expliquent le recul de la population globale au tournant du siècle. Une fois encore, les étrangers déterminent l'évolution démographique de la commune. Ce n'est qu'en 1905, que les Français redeviendront majoritaires à Halluin après un demi-siècle d'hégémonie flamande et un pourcentage d'étrangers qui dépassera 70 % pendant vingt cinq ans (maximum 77,5 % en 1886). A la même époque, le département du Nord atteint également un taux record de 18,3 % comme d'ailleurs la plupart des cités industrielles de l'arrondissement de Lille. L'originalité de notre commune ressort du Tableau n° 5 qui montre, malgré la baisse générale du taux de population étrangère entre 1886 et 1901, que le recul est plus modéré à Halluin qu'ailleurs.

**Tableau 5**

Evolution de la population étrangère  
(en %)

|             | 1886 | 1901 | 1936 |
|-------------|------|------|------|
| Halluin     | 77,5 | 54,6 | 15,3 |
| Armentières | 27,7 | 12,2 | 5,3  |
| Roubaix     | 54,3 | 28,6 | 11,3 |
| Tourcoing   | 37,1 | 22,4 | 7,8  |
| Roncq       | 57,3 | 39,3 | 10,2 |
| Lille       | 27,8 | 13,5 | 6,7  |
| Nord        | 18,0 |      |      |

Quel est, d'autre part, l'horizon géographique de ces migrants ? L'étude du lieu de naissance des conjoints autorise quelques remarques (Tableau n° 6). Il n'est pas inutile de rappeler que les actes de mariage saisissent une population adulte. Echappent donc aux pointages, les célibataires, bien entendu, mais aussi les enfants nés à Halluin, d'où une sous-estimation probable de la souche locale. La médiocrité de l'origine halluinoise confirme à quel point l'apport extérieur a soutenu la croissance démographique de la cité et entraîné un renouvellement profond de la population. L'ampleur de l'immigration se traduit dans les années 1850-1860 par une chute sensible des natifs d'Halluin et des communes environnantes. Trois mariés sur quatre sont alors originaires de Belgique. L'arrivée sur le marché nuptial de la seconde génération, conjuguée avec le reflux des travailleurs belges, expliquent le renversement total de la tendance dans la décennie suivante. Il est à noter combien le courant flamand a tari les autres sources d'émigration. Halluin, toute entière tournée vers la Belgique, n'a jamais été un centre industriel prisé par les ouvriers français.

Une répartition plus précise, par origines communales dessine la carte du recrutement/rayonnement halluinois. Il s'agit essentiellement d'un triangle de plaine flamande formé par les villes de Menin, Bruges et Gand. Les distances dépassent rarement 50 kilomètres. Peu de voyages lointains, mais une attraction qui joue dès les portes d'Halluin. Menin, Moorsele, Dadi-zeele, Wevelghem, Lauwe, Reckem, Gheluwe et Ledeghem constituent les points de départ des premiers contingents. Progressivement, le recrutement s'évase quelque peu et suit deux

Tableau 6

Lieu de naissance des époux halluinois  
(en %)

|                  | Halluin | Dt Nord | Autre Dt | Belgique |
|------------------|---------|---------|----------|----------|
| <b>1852-1858</b> |         |         |          |          |
| Hommes           | 28,1    | 6,6     | 2,5      | 62,8     |
| Femmes           | 34,7    | 10,7    | 0,8      | 53,7     |
| Belges           | 31,4    | 8,7     | 1,7      | 58,3     |
| <b>1862-1868</b> |         |         |          |          |
| Hommes           | 20,0    | 2,5     | ---      | 77,5     |
| Femmes           | 22,5    | 2,5     | 2,5      | 72,5     |
| Belges           | 21,3    | 2,5     | 1,2      | 75,0     |
| <b>1872-1878</b> |         |         |          |          |
| Hommes           | 37,6    | ---     | 1,2      | 61,2     |
| Femmes           | 54,1    | 2,4     | ---      | 43,5     |
| Belges           | 47,1    | 1,2     | 0,6      | 52,4     |
| <b>1882-1888</b> |         |         |          |          |
| Hommes           | 48,0    | 16,0    | 8,0      | 28,0     |
| Femmes           | 56,0    | 8,0     | ---      | 36,0     |
| Belges           | 52,0    | 12,0    | 4,0      | 32,0     |

axes principaux. Le plus important rassemble les villages situés sur l'ancienne route médiévale qui relie Lille à Gand : Deerlijk, Wareghem, Wielsbecke, Kruishoutem, Nazareth. Plus diffuse est la voie maritime en direction de Dixmude, Lichtervelde ou Hoogde. Le « semis » s'éclaircit vers le Nord-Est. Ekklo, Ostende représentent les lieux de naissance les plus septentrionaux de notre échantillon.

Sur le versant français, la pénétration semble beaucoup plus faible et se limite souvent aux communes rurales de Bousbecque, Bondues et Linselles. Une double mais marginale immigration dilate l'aire du recrutement halluinois au territoire national : celle des fonctionnaires des douanes, originaires surtout de l'Est ou de la région parisienne, et celle des religieuses qui viennent toutes de Vendée ou de Bretagne. Hormis ce dernier exemple qui échappe naturellement aux actes de mariage,

il semble que la géographie des lieux de naissance soit plus compacte chez les femmes, moins portées peut-être aux migrations lointaines. Ainsi en l'absence de véritable ancienneté industrielle et de minorité ouvrière suffisamment implantée, Halluin fut obligée de recruter à l'extérieur. La situation frontalière, les conditions économiques en Flandre au XIX<sup>e</sup> siècle ont ouvert la cité aux migrations venues de l'Est alors que les populations françaises préféraient se diriger vers Lille et Tourcoing.

En trente ans, une tendance profonde à « l'indigénisation » se dessine. Au déracinement primitif, succède une forte territorialisation. Le Tableau n° 7 récapitule, pour quelques communes industrielles de la région, l'origine de leurs habitants, en séparant Français et Etrangers. Une fois de plus, Halluin se distingue mais cette fois... par le taux d'autochtonie de ses populations. Neuf Français sur dix sont de souche halluinoise. Un étranger sur trois seulement est un ancien migrant. Ces chiffres confirment le révolu d'une époque. Halluin se fige, se ferme sur elle-même, après avoir été un lieu d'adoption, d'accueil ou de passage. Halluin devient une société immobile et retrouve en cette période d'industrialisation, l'autarcie traditionnelle des communes rurales. Quelles sont les explications de cette endogénie locale ?

Une raison économique tout d'abord. Le taux maximum de sédentarisation correspond à une révolution industrielle locale tardive qui a réussi à trouver sur place son auto-suffisance en main-d'œuvre. La seconde génération ainsi que les frontaliers fournissent les bras que réclame la récente mécanisation de l'industrie textile.

Une raison psychologique ensuite, toujours difficile à appréhender. Après les turbulences démographiques des années 1850-1860, ces populations rurales s'efforcent de renouer leurs relations au sol, de « *s'aménager une petite niche de vivabilité* » (21). La construction des premières courées ouvrières achèvera de fixer ces travailleurs belges. Ce contraste entre des mentalités encore villageoises par certains aspects et l'industrialisation progressive de la commune ne disparaîtra pas complètement avec la troisième génération. Le taux d'autochtonie se stabilise mais à la bi-polarisation du recrutement du siècle dernier (Halluin-Menin) succède une plus grande diversi-

---

(21) VALLIN P., *Paysans rouges du Limousin. Mentalités et comportements politiques à Compeignac et dans le Nord de la Haute-Vienne 1870-1914*. Paris, L'Harmattan, 1985, 362 p.

**Tableau 7**

Lieu de naissance des populations en 1886  
(en %)

|                    | Commune | Dt   | Autre Dt | Belgique |
|--------------------|---------|------|----------|----------|
| <b>Halluin</b>     |         |      |          |          |
| Français           | 94,0    | 0,9  | 4,5      | 0,6      |
| Belges             | 58,1    | 5,6  | 0,2      | 36,1     |
| Ensemble           | 67,6    | 4,4  | 1,3      | 26,7     |
| <b>Armentières</b> |         |      |          |          |
| Français           | 53,8    | 32,6 | 13,4     | 0,1      |
| Belges             | 62,6    | 6,7  | 4,4      | 26,4     |
| Ensemble           | 56,2    | 25,5 | 10,9     | 7,4      |
| <b>Roubaix</b>     |         |      |          |          |
| Français           | 64,5    | 24,7 | 7,6      | 3,2      |
| Belges             | 44,5    | 6,8  | 1,4      | 47,2     |
| Ensemble           | 53,7    | 15,0 | 4,2      | 27,1     |
| <b>Tourcoing</b>   |         |      |          |          |
| Français           | 70,2    | 23,4 | 4,6      | 2,0      |
| Belges             | 38,8    | 13,8 | 0,3      | 47,2     |
| Ensemble           | 58,5    | 19,8 | 2,9      | 18,8     |
| <b>Nord</b>        |         |      |          |          |
| Français           | 65,9    | 24,9 | 8,1      | 1,1      |
| Belges             | 35,9    | 9,8  | 1,9      | 52,2     |
| Ensemble           | 60,4    | 22,1 | 7,0      | 10,5     |

té des origines géographiques, notamment au profit des départements français.

L'enquête permet enfin d'affiner quelque peu le profil démographique du migrant halluinois. Le séjour en France concerne en majorité des hommes jeunes. Dans les années 1850, près de 80 % des étrangers ont moins de 39 ans et le taux de masculinité est de 2,10. Dès 1881, les ménages belges habitant Halluin retrouvent une structure démographique conforme à celle des ménages français. Les âges d'arrivée à Halluin confirment le mobile économique de l'émigration. Seule une population acti-

ve, prête à vendre sa force de travail, entreprend le voyage. 2 % seulement des nouveaux venus dépassent en effet 60 ans. Enfin, les dates d'arrivée vérifient l'existence d'une double vague migratoire. L'une massive à partir de 1849 : plus de 40 % des étrangers ont moins de deux ans de résidence dans la commune. C'est elle qui modifiera le paysage démographique d'Halluin. Une autre plus ancienne, plus étale dans le temps et qui correspond à la grave crise économique dans les campagnes flamandes pendant les années 1830 (un étranger sur six habite Halluin depuis plus de 16 ans).

Il reste enfin à étudier la façon dont ces milliers de travailleurs belges s'intégrèrent au milieu halluinois. Le caractère brutal et massif des vagues migratoires qui ont submergé la commune permet de douter de la validité du terme « intégration ». Devenus rapidement majoritaires, les étrangers transformèrent en effet Halluin en une véritable enclave flamande.

Leur arrivée modifia tout d'abord l'espace urbain. Les migrants s'installent dans un premier temps de préférence à la périphérie d'Halluin. L'évolution comparée de la population des hameaux (Colbras et Mont), et du Centre Bourg, témoigne de cet engorgement humain aux portes de la ville. En ces années de fortes migrations, la population éparsse égale la population de l'agglomération. Progressivement, le Centre se gonfle jusqu'à représenter entre les deux guerres 80 % de la population totale, comme si l'intégration dans le milieu halluinois devait se traduire par une ultime migration interne cette fois au tissu urbain. Une séparation des aires d'habitats regroupe les Belges dans certains quartiers, certaines rues. Comme Roubaix (Quartier de l'Epeule, rue des Longues Haies), Halluin possède ses ghettos flamands (cités Montebello, Sébastopol, la Pannerie...). Il s'agit moins à l'origine d'une ségrégation, geste d'éloignement imposé par le groupe originel, que d'une volonté sécurisante des immigrés de se regrouper. Leur installation sur le flanc Est de la cité, ainsi que sur les quartiers populaires du Mamelon Vert et de l'impasse Inkermann au Nord Ouest, est à l'origine de la dichotomie de l'espace halluinois. L'opposition maisons basses contre maisons à étages, quartiers flamands contre quartiers français, recouvre la distinction espace prolétaire/espace patronal. A Halluin, l'ostracisme social s'inscrit dans le paysage urbain. Il semble bien que la vie politique et culturelle locale se soit nourrie de cette coupure géographique sur laquelle viendront se greffer les ressentiments accumulés, les haines longtemps muettes.

Cette poussée migratoire entraîna, d'autre part, un déplacement de la démarcation linguistique qui, désormais, ne coïncide plus avec la frontière politique. A la veille de la première guerre mondiale, le Commissaire de police, rapportant les propos d'une réunion anti-militariste tenue à la Maison du Peuple, se plaignait en ces termes au Préfet. *« Je vous serais très obligé de vouloir bien me faire connaître votre avis sur la question suivante qui me cause un assez vif embarras. Dois-je tolérer que les orateurs emploient au cours des réunions publiques la langue flamande que je ne comprends pas ? »* (22).

Dans le bilinguisme quasi général de la Vallée de la Lys, si le français l'emporte à Comines-France, Bousbecque, Roncq, Werwicq-Sud et Halluin se distinguent par une nette domination du flamand. Langue vernaculaire des courées et de l'usine, le flamand fortifie les solidarités du monde du travail et exclut le non initié. Plus encore, sa pratique cloisonne les relations sociales. *« Parler français, révèle un certain niveau d'instruction et une attitude qu'on prend pour de la fierté »* (23).

Etrangers, ouvriers, socialistes. L'amalgame facile suffit à entretenir une effervescence xénophobe dans cette région frontalière au début du siècle. Le malaise gagnera même les organisations socialistes. Le foisonnement des mesures administratives de nature restrictive qui voit le jour entre les deux guerres prolonge cette défiance à l'égard de l'Autre. Avant guerre, il suffisait de s'inscrire au registre d'immatriculation des travailleurs étrangers de la mairie de la commune ou l'on travaillait. Les crises successives de l'industrie textile justifiaient aux yeux des autorités la mise en application d'une réglementation sévère sur la protection de la main-d'œuvre française.

Ainsi petit à petit, la frontière renforce son étanchéité, rappelant brutalement aux populations locales qu'Halluin était devenue ville de France. Une page de son histoire se tourne, mettant un terme définitif aux grandes ambulations humaines du XIX<sup>e</sup> siècle. Un décret suffit-il à effacer l'aventure de ces milliers de voyageurs sans bagages ? Les populations halluinoises, dans leurs structures démographiques et sociales, dans leur mémoire collective, n'en conserveraient-elles pas une certaine hérédité ?

(22) ADN M 154/232.

(23) LENTACKER F., « En marge d'une métropole : hier et aujourd'hui dans la Vallée de la Lys ». *Revue du Nord*, avril-juin 1982, pp. 285-348.

## LES STRUCTURES DÉMOGRAPHIQUES ET SOCIALES

Après avoir étudié la contribution de l'apport migratoire à la formation de la population halluinoise, il convient de la considérer dans sa totalité et d'opérer une série d'analyses démographiques plus précises. Ses caractéristiques structurelles, l'originalité de leur évolution se dégagent d'une succession de coupes générales réalisées des années 1850 à l'entre-deux-guerres. La confrontation de l'exemple halluinien à celui de certaines communes circonvoisines permettra de faire ressortir la spécificité de notre cité frontalière.

Les statistiques des recensements nous permettent de calculer la répartition par âge de la population halluinoise. L'importance relative des quatre grands groupes d'âge varie sensiblement selon l'époque (Tableau n° 8). Halluin se caractérise tout d'abord par le poids de sa jeunesse. Du Second Empire à la veille de la première guerre mondiale, les moins de 19 ans représentent plus de 40 % de la population totale. Si l'on ajoute les jeunes adultes, c'est environ trois Halluinois sur quatre qui ont moins de 40 ans (1851 : 75,7 %, 1856 : 78,1 %, 1872 : 73,3 %, 1886 : 73,6 %, 1911 : 73,8 %). La faiblesse du groupe des plus de 60 ans conforte l'image d'une cité entièrement tournée vers le travail. Cette sur-représentation des deux premières classes d'âge mérite quelques observations.

**Tableau 8**

Répartition par âge de la population halluinoise  
(en %)

|           | 1801 | 1851 | 1856 | 1872 | 1876 | 1881 | 1886 | 1911 | 1926 | 1931 |
|-----------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|
| 0-19 ans  | 43,2 | 43,2 | 43,5 | 43,9 | 44,7 | 46,9 | 45,9 | 43,3 | 32,0 | 29,3 |
| 20-39 ans | 20,5 | 32,5 | 34,6 | 29,4 | 28,2 | 26,1 | 27,7 | 30,5 | 34,9 | 34,2 |
| 40-59 ans | 20,7 | 17,5 | 17,5 | 20,2 | 19,8 | 20,0 | 18,5 | 18,6 | 23,7 | 25,2 |
| 60 et +   | 15,6 | 6,8  | 4,3  | 6,5  | 7,3  | 7,0  | 7,8  | 7,6  | 9,4  | 11,2 |

— L'immigration est à l'origine du gonflement de la tranche des 20 à 39 ans en 1856. On peut suivre l'impact de ces migrants, jeunes hommes célibataires pour la plupart, dans

l'évolution de la structure démographique de la commune. Trente ans après leur arrivée, sédentarisés par le travail et le mariage, leur présence augmente la catégorie des plus de 60 ans alors que leurs enfants assurent désormais la jeunesse de la population locale.

— L'entre-deux-guerres marque une rupture brutale avec le profil général du XIX<sup>e</sup> siècle. Cinquante ans après avoir constitué près de la moitié des Halluinois, les jeunes de moins de 19 ans n'en représentent plus qu'un peu moins de 30 %, alors qu'inversement, la part des plus de 60 ans augmente de 65 %. En 1881, il y avait un sexagénaire pour 7 jeunes, le rapport chute de 1 à 3 en 1931.

— Un plan fixe sur l'année 1886 permet de comparer Halluin aux communes voisines. Première constatation : notre cité frontalière appartient par sa structure démographique aux villes industrielles. En effet, Linselles ou Bousbecque, communes essentiellement rurales, se caractérisent par une faiblesse des deux premières tranches d'âge (69,6 % et 69,7 %), et par des plus de 60 ans qui dépassent 10 %. Seconde constatation, la population d'Halluin n'est pas la plus jeune comme le prouve le gonflement de la catégorie des 40-59 ans. L'immigration des années 1850 a été massive mais brève empêchant une « irrigation démographique » fluide et régulière. Sa brutalité et sa précocité expliquent le décalage anticipateur qui existe entre notre cité et ses voisines de la zone frontalière.

En affinant ces données par tranches quinquennales, on peut mesurer les taux de masculinité, c'est-à-dire le rapport de l'effectif masculin total ou par classe d'âge à l'effectif féminin correspondant. Celui d'Halluin se distingue par son chiffre élevé. En 1886, notre commune est la seule où les femmes sont moins nombreuses que les hommes. Ce phénomène est étroitement lié au profil du migrant comme l'atteste le taux maximum (1,25) obtenu en 1856, c'est-à-dire en pleine arrivée massive de travailleurs étrangers. Ce n'est qu'à la veille du premier conflit mondial que la situation se « normalisera ».

En 1886, le taux de masculinité demeure positif jusqu'à 75 ans contre 55 ans une génération plus tôt et culmine (1,44) entre 40 et 50 ans, confirmant une fois de plus que les Belges qui s'installèrent au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle étaient surtout des hommes jeunes. Cette prédominance masculine aux âges de pleine activité, qui n'est pas vraie à Roubaix (0,98) et Armentières (0,89), remet en cause certaines idées reçues ou équations du genre : industrie textile = population féminine. Halluin à la fin du siècle dernier est une ville masculine. Si le textile

représente le dénominateur commun de la région, l'explication réside plutôt dans le fait que la cité frontalière s'est spécialisée dans le tissage et ne possède qu'une très faible activité de filature, où se concentrent d'ordinaire les ouvrières. Néanmoins le sexe-ratio de la population halluinoise ne ressemble pas à celui d'une ville d'immigration, faut-il y voir la proximité du pays d'origine qui autorise plus facilement le déplacement familial ?

A partir de la décomposition d'une population selon le sexe et l'âge, d'autres éclatements sont possibles notamment selon l'état matrimonial. Le taux de célibat (61 % en moyenne de 1836 à 1886) dépend soit du poids des 0-19 ans (Halluin et Armentières) soit des structures rurales qui retardent l'âge du mariage (Linselles), mais afin de mieux faire ressortir la singularité halluinoise, il convient d'étudier le célibat dit définitif en appréciant le rapport du nombre de célibataires hommes de plus de 59 ans et célibataires femmes de plus de 49 ans, aux catégories globales correspondantes (Tableau n° 9), ce qui permet de corriger l'induction trop importante des classes juvéniles. Comment expliquer le taux très faible d'Halluin ? Faut-il

**Tableau 9**

Composition comparée selon l'Etat civil en 1886  
(en %)

|                       | Halluin | Roubaix | Tourcoing | Armentières | Roncq |
|-----------------------|---------|---------|-----------|-------------|-------|
| <b>Célibat</b>        |         |         |           |             |       |
| Taux général          | 61,9    | 60,6    | 61,5      | 65,0        | 61,6  |
| Hommes                | 63,7    | 61,2    | 61,5      | 63,6        | 63,0  |
| Femmes                | 59,9    | 60,0    | 61,4      | 66,3        | 60,3  |
| <b>Cél. définitif</b> |         |         |           |             |       |
| Taux général          | 8,7     | 10,3    | 11,1      | 24,5        | 16,2  |
| Hommes                | 7,6     | 8,8     | 11,0      | 17,3        | 20,3  |
| Femmes                | 9,3     | 11,0    | 11,2      | 28,8        | 13,3  |
| <b>Veuvage</b>        |         |         |           |             |       |
| Taux général          | 4,3     | 5,4     | 5,4       | 9,5         | 5,5   |
| Hommes                | 4,0     | 4,3     | 4,3       | 9,2         | 4,2   |
| Femmes                | 4,7     | 6,5     | 6,5       | 9,8         | 6,9   |

y voir l'influence sur les populations flamandes d'une Eglise catholique militante et de son discours familial repris par les édiles locaux? Ce « conformisme » serait-il le signe d'une volonté d'intégration de la part de ces immigrés? Cette hypothèse permettrait de rendre compte de l'inexistence totale de divorce à Halluin, Roncq et Linselles. Quant au phénomène biologique du veuvage qui dans notre commune est plus faible qu'ailleurs, il ne trouve probablement son origine que dans l'extrême jeunesse des populations et le retour au pays des ouvriers belges à la fin de leur vie.

Les statistiques du recensement de 1886 nous permettent enfin de comparer la structure des ménages et le nombre d'enfants vivants par famille. Le Tableau n° 10 montre que les personnes

**Tableau 10**

Composition des ménages en 1886  
(en %)

|                   | Halluin | Roubaix | Tourcoing | Armentières | Roncq | Lille | Nord |
|-------------------|---------|---------|-----------|-------------|-------|-------|------|
| 1 pers.           | 13,2    | 23,8    | 10,8      | 24,3        | 4,9   | 16,3  | 10,8 |
| 2 pers.           | 10,0    | 17,1    | 14,9      | 18,8        | 17,0  | 18,5  | 15,2 |
| 3 pers.           | 13,4    | 14,7    | 12,9      | 11,9        | 16,0  | 17,8  | 20,3 |
| 4 pers.           | 16,6    | 13,4    | 17,0      | 10,4        | 16,0  | 16,2  | 21,3 |
| 5 pers.           | 14,8    | 10,7    | 14,3      | 25,4        | 12,3  | 12,6  | 11,9 |
| 6 et +            | 32,1    | 20,2    | 30,0      | 9,1         | 33,8  | 18,0  | 20,5 |
| Nbre de pers/mén. | 4,71    | 3,56    | 4,76      | 4,39        | 4,67  | 3,80  |      |

isolées sont plus nombreuses dans les communes industrielles à fortes proportions d'immigrés. Si Halluin figure à un rang modeste, elle le doit au phénomène frontalier, plus important ici qu'ailleurs, qui ne laisse résider dans la cité que des familles désireuses de s'intégrer. Halluin se distingue pour cette raison par le faible nombre des ménages stériles (Tableau n° 11). On peut par contre s'interroger sur le nombre considérable de familles à enfant unique, (une sur deux), au détriment des multipares. L'origine de ces singularités ne semble pas devoir être recherchée dans un quelconque malthusianisme des mi-

## Table des matières

|                              |    |
|------------------------------|----|
| INTRODUCTION .....           | 7  |
| OBJET ET PROBLÉMATIQUE ..... | 8  |
| SOURCES ET MÉTHODE .....     | 12 |

### *Première Partie : Le détour écologique*

#### CHAPITRE I

##### LE PAYS ET LES HOMMES

|                                                       |    |
|-------------------------------------------------------|----|
| HALLUIN, UNE INVENTION DE LA GÉOGRAPHIE ? .....       | 18 |
| LA FORMATION DE LA POPULATION HALLUINOISE .....       | 21 |
| <i>Les rythmes de l'évolution démographique</i> ..... | 22 |
| <i>L'immigration flamande à Halluin</i> .....         | 27 |
| LES STRUCTURES DÉMOGRAPHIQUES ET SOCIALES .....       | 38 |

#### CHAPITRE II

##### L'INDUSTRIALISATION DE LA CITÉ

|                                                   |    |
|---------------------------------------------------|----|
| ETAPES ET CARACTÈRES DE L'INDUSTRIALISATION ..... | 45 |
| LE PATRONAT : MORPHOLOGIE ET PSYCHOLOGIE .....    | 52 |
| <i>Origines et itinéraires</i> .....              | 53 |
| <i>Structures et organisation</i> .....           | 57 |
| <i>Esquisse d'une mentalité patronale</i> .....   | 63 |
| LA VIE OUVRIÈRE .....                             | 66 |
| <i>Des ouvriers partout</i> .....                 | 67 |
| <i>Survivre au quotidien</i> .....                | 70 |
| <i>La souffrance des corps</i> .....              | 74 |

#### CHAPITRE III

##### LES ORIGINES DU MOUVEMENT OUVRIER

|                                               |    |
|-----------------------------------------------|----|
| L'ORGANISATION OUVRIÈRE .....                 | 82 |
| <i>Les années fondatrices</i> .....           | 82 |
| <i>L'apprentissage de la solidarité</i> ..... | 89 |

|                                             |     |
|---------------------------------------------|-----|
| LES OUVRIERS EN LUTTE .....                 | 95  |
| <i>Morphologie des grèves</i> .....         | 95  |
| <i>Au temps des grèves-émeutières</i> ..... | 100 |

#### CHAPITRE IV BLANCS ET ROUGES AUX ORIGINES DU MÉTABOLISME HALLUINOIS

|                                                  |     |
|--------------------------------------------------|-----|
| LA NAVETTE ET LE GOUPILLON .....                 | 112 |
| <i>Le notabilisme patronal</i> .....             | 112 |
| <i>Aspects d'une « chrétienté locale »</i> ..... | 119 |
| A — Éléments de la vitalité religieuse .....     | 120 |
| B — Les forces religieuses .....                 | 127 |
| L'IMPLANTATION DU SOCIALISME .....               | 133 |
| <i>Généalogie et développement</i> .....         | 133 |
| <i>Des soucis et des hommes</i> .....            | 142 |
| <i>Les luttes de la Belle Epoque</i> .....       | 149 |
| ELECTIONS ET OPINION POLITIQUE 1902-1914 .....   | 152 |
| <i>Une terre de civisme</i> .....                | 153 |
| <i>Les urnes fondatrices</i> .....               | 158 |
| A — Le fief de Groussau .....                    | 158 |
| B — La priorité municipale .....                 | 163 |
| <i>Un socialisme flamand et ouvrier</i> .....    | 167 |

#### *Deuxième Partie : Forces et limites d'un bastion*

|                    |     |
|--------------------|-----|
| INTRODUCTION ..... | 175 |
|--------------------|-----|

#### CHAPITRE V LES ANNÉES DE GREFFE 1919-1921

|                                                                        |     |
|------------------------------------------------------------------------|-----|
| LA GUERRE, ÉVÉNEMENT TRAUMATIQUE .....                                 | 177 |
| <i>Halluin occupée</i> .....                                           | 178 |
| <i>D'une guerre, l'autre</i> .....                                     | 181 |
| LE SOCIALISME A L'ÉPREUVE .....                                        | 190 |
| <i>Oublier et reconstruire</i> .....                                   | 190 |
| <i>L'automne électoral de 1919</i> .....                               | 194 |
| <i>L'adhésion à la Troisième Internationale : l'année 1920</i> .....   | 201 |
| LES ESPÉRANCES RÉVOLUTIONNAIRES DU MOUVEMENT OUVRIER .....             | 205 |
| <i>Les mouvements sociaux de 1919 à 1921 : lumières et ombres</i> .... | 206 |
| <i>La scission syndicale</i> .....                                     | 210 |